

**« Tête**

**de**

**bison... ! »**

-«Voleurs!...Bande de voleurs!...Je veux récupérer mes sous tout de suite...T'as compris tête de bison?»...

-«Monsieur, je vous en prie, vous n'avez pas le droit de me tutoyer et encore moins de m'insulter... et je vous prierai de sortir.

-Vous entendrez parler de moi...Je porterai plainte... ».

Ce fut, peu après dix-sept heures, le 30 Avril mille neuf cent quatre-vingt trois, que ces propos furieux et menaçants furent proférés dans le hall d'accueil de la banque Yensen, à Kobé. Deux vigiles, d'une détermination n'ayant rien à envier à celle des samourais, venaient d'empoigner James Kilton, tandis qu'il montrait son poing à la pauvre caissière qu'il venait d'insulter. Celle-ci s'était réfugiée derrière la vitre qui l'isolait du public. Tout au long de la journée, elle avait écouté les propos désespérés de maints clients, entendu les doléances de quelques autres et subi les invectives de deux ou trois clients peu respectueux envers cette employée que beaucoup pourtant connaissaient bien car, depuis des années, c'était toujours avec un petit sourire qu'elle les accueillait.

James Kilton était ce jour-là le dernier client d'une file d'attente s'étirant au long des heures dans la rue où se trouvait la banque Yensen. Ce dernier client de la file fut le plus virulent et la caissière ne pensait pas l'avoir déjà vu. Ses yeux exorbités, lors de cette colère, ne lui disaient rien et sa tenue excentrique l'avait étonnée lorsqu'il était entré dans l'agence bancaire après avoir fait la queue sur le trottoir durant cinq heures environ. Il eut beau s'être empressé, dès que la terrible nouvelle lui fut parvenue, de quitter le bowling qu'il avait fait aménager dans le sous-sol de son night-club, son retard de cinq ou dix minutes après l'ouverture de l'agence en ce début d'une mémorable après-midi, le reléqua à l'extrémité de cette file d'attente qui s'étirait déjà jusque dans une rue adjacente. De leurs fenêtres, bien des gens ignorant la nouvelle ou n'étant pas concernés, observaient ce serpent humain et s'interrogeaient sur la raison de celui-ci..

Dès son arrivée derrière ces clients qui veillaient à ce que personne n'usurpât la place qu'ils occupaient dans la file, James Kilton se fit remarquer tant par son énervement perceptible dans ses paroles ressassées cent fois sur un ton colérique et accompagnées de gestes désordonnés que par sa tenue vestimentaire plutôt inhabituelle pour quiconque se rendrait à la banque. Alors que la majorité des clients présents étaient correctement vêtus de costumes souvent sombres mais élégants, ce monsieur portait une chemise voyante, à grands carreaux, d'un rouge vermillon plutôt agressif, et un jean en toile épaisse descendant jusqu'au-dessus de ses bottillons munis d'éperons factices. Ce qui étonna le plus les gens de la file, ce fut le chapeau de James Kilton, parfaite imitation des chapeaux des héros de westerns. Manifestement, cet homme était un admirateur des cow-boys et ses origines n'y étaient pas étrangères puisqu'il était né à Los Angeles.

Très vite, il avait quitté les Etats-Unis et avait bourlingué de Los Angeles à Buenos Aires, de Buenos Aires à Singapour, de Singapour à Kobé, puis, pour quelques mois seulement, de Kobé à Djakarta avant d'effectuer ce chemin en sens inverse. C'est lorsqu'il s'installa pour la seconde fois au Japon qu'il eut l'intention, semblait-il, d'y demeurer définitivement. C'est alors qu'il fonda un night-club. Ses affaires n'étaient pas florissantes et il attribuait cette désaffection pour son établissement au fait qu'il fût Américain et non Japonais.

En le voyant dans cette file d'attente si énervé et si outrancier dans ses paroles qui frisaient la vulgarité, l'on aurait pu tout autant imputer à son caractère, à son comportement, la faible fréquentation de sa boîte de nuit.

Certes, il y avait ce jour-là de graves raisons qui ne pouvaient laisser indifférentes, résignées ou flegmatiques toutes ces personnes faisant la queue sur le trottoir pendant des heures. La banque Yensen, dans laquelle ils avaient placé toute leur confiance et surtout toutes leurs économies allait incessamment être mise en état de faillite. Le gouvernement et les dirigeants de la banque avaient tenté de taire cette information afin d'éviter la panique des épargnants mais il y eut une fuite de cette information, comme cela se produit souvent en pareille situation, et comme cette banque n'offrait à ses clients aucune garantie quant aux fonds déposés, chacun avait hâte de venir récupérer ses avoirs..Etait-ce une attitude propre aux Nippons, on ne saurait le dire, mais la majeure partie des gens faisant la queue ne manifestaient aucune colère et se contentaient de quelques soupirs de temps à autre ou observaient régulièrement leur montre sachant que la banque fermait à dix-neuf heures. James Kilton ne partageait pas cette attitude calme d'une foule qui se taisait et avançait avec discrétion tel un long serpent. Cet Américain d'origine eût bien aimé au contraire inciter ces gens à devenir une foule en colère et à prendre d'assaut la banque, peut-être même à en forcer la grille menant à la salle des coffres. James kilton regardait ces gens résignés, désabusés, et il leur jetait un regard méprisant. Il les trouvait bien trop veules. On pouvait au contraire lire dans les yeux de ces gens faisant la queue, en espérant récupérer leur bien, une certaine moquerie pour ce personnage vêtu tel Buffalo Bill et sans doute aussi quelque dédain pour cet être ignorant la bienséance et faisant preuve d'un manque de sang-froid qui l'infantilisait.

Soudain, James Kilton, déjà fortement agacé par la stagnation de ce serpent alors que l'après-midi s'amenuisait et que la fermeture de la banque risquait fort de survenir trop tôt pour les derniers de cette file d'attente, s'écria :

« Zut ! . J'ai oublié mes papiers d'identité »

Il n'eut guère le choix, abandonna sa dernière place et se mit à courir vers le parking souterrain où se trouvait sa luxueuse voiture, de marque américaine bien évidemment. Tout essoufflé en dépit d'une apparence de jeune homme qu'il cherchait toujours à exhiber, il arriva dans le parking souterrain peu éclairé et chercha vainement son véhicule. Il eut des doutes sur la place où il l'avait garée et même sur le niveau où il avait déniché cette place dans sa précipitation pour se rendre à la banque Yensen. Après d'infructueuses recherches et après s'être rendu compte que la voiture sur la place voisine était bien celle à côté de laquelle il s'était garé, il dut se rendre à l'évidence. On lui avait volé sa voiture. Quelle journée, pensa-t-il, et il décida de se rendre à la hâte au commissariat de police relativement proche, fort heureusement, afin d'y déclarer le vol de sa voiture. N'ayant pas ses papiers, ce à quoi dans son empressement il ne songeait déjà plus, il ne put effectuer cette déclaration malgré ses explications dites sur un ton qui ne plut guère à l'agent de police qui le reçut. Désappointé, il quitta l'hôtel de police. Cette déconvenue ne fut pas là pour calmer cet homme. Toujours plus nerveux, il emprunta un taxi pour se rendre chez lui. Il y prit ses papiers oubliés et revint en ce même taxi dans la rue de la banque Yensen.

Lorsqu'il arriva sur les lieux, à sa stupeur, l'endroit où se trouvait l'extrémité de la file lorsqu'il l'avait quittée n'avait pas beaucoup changé car bien des clients encore étaient arrivés depuis. Une fois de plus, il se retrouvait le dernier d'une longue file d'attente et risquait de le demeurer car le jour faiblissait déjà. Il observait sans cesse sa montre craignant qu'à l'heure fatidique, dix-neuf heures, la banque ne fermât et qu'il fût contraint de repartir sans la moindre thune.

Les personnes qui étaient arrivées pendant son absence eurent tôt fait de remarquer l'excentricité de ce personnage et son manque de patience.

Une heure plus tard environ, à mesure que ce serpent s'ébranlait et que des clients

sortaient de la banque, James Kilton remarquait qu'ils ne paraissaient guère totalement satisfaits et devinait par certains propos de ces gens, si discrets fussent-ils et qu'il s'évertuait à comprendre, que ces personnes n'avaient pu toucher qu'une partie des fonds qu'elles avaient déposés dans cette banque. James Kilton eut alors un œil mauvais et l'on sentait sa colère prête à exploser.

Enfin, peu avant dix-sept heures, il put poser un pied, pas même les deux, sur le carrelage plutôt terni du hall d'accueil. Devant lui, une quinzaine de clients, toujours en file indienne, s'approchaient tour à tour du guichet de la caissière. Cette dame, quinquagénaire probablement, comprenait tout à fait leur désespoir, leurs récriminations contre des placements hasardeux de cette banque. Elle-même savait qu'elle ne serait récompensée de ces atroces journées successives d'un travail ingrat que par un licenciement prochain, peu avantageux probablement. Elle était pourtant la plus ancienne des employées de cette banque et ses supérieurs avaient toujours loué sa ponctualité, ses compétences et son honnêteté, une qualité première aux yeux de tout Japonais et plus encore aux yeux des dirigeants d'un organisme bancaire.

De temps à autre, cette caissière jetait un œil vers l'énorme horloge surplombant la porte d'entrée car, alors que cette agence fermait chaque soir à dix-neuf heures, elle venait de recevoir un ordre de la direction de la banque l'enjoignant de fermer son guichet à dix-sept heures trente, faute de pouvoir excéder un certain volume de capitaux restitués aux clients. La caissière redoutait alors la réaction des clients qui se trouvaient encore dans l'enceinte de la banque bien qu'heureusement ils ne fussent plus nombreux. Les dirigeants de la banque avaient demandé à cette brave dame de promettre aux clients restant présents la restitution de leur argent au cours des jours suivants, une promesse que la caissière elle-même trouvait fallacieuse mais elle devrait s'y résoudre.

La pendule afficha dix-sept heures vingt et la caissière s'efforça de hausser la voix pour annoncer aux clients encore présents qu'elle allait devoir cesser les opérations de paiement et qu'il leur faudrait revenir les jours prochains aux heures qui seraient affichées à l'entrée de la banque. Il y eut quelques soupirs de découragement, quelques bourdonnements de clients qui maugréaient et laissaient deviner en chœur leur exaspération de façon respectueuse toutefois pour cette employée qui n'était nullement responsable de cette situation ni de la désinvolture avec laquelle la banque Yensen s'adressait à ses clients pourtant fidèles. Les éclats de voix du dernier client de la file, le sieur James Kilton, un bouquet de jurons et d'injures, résonnèrent dans le hall d'accueil que les derniers clients venaient de quitter, désabusés. Seul James Kilton n'obtempéra pas à la demande de la caissière qui l'enjoignait avec courtoisie de quitter la banque. Comme ce client floué et récalcitrant devenait toujours plus agressif dans ses propos et même dans ses gestes, deux vigiles, qui avaient perçu ses cris, accoururent depuis la salle des coffres et se chargèrent de sortir avec vigueur James Kilton non sans lui avoir au préalable exprimé une demande polie suivie d'une sommation ferme mais respectueuse. La situation s'envenima et ils durent se résoudre à employer la force pour exclure cet individu.

Comme il en avait exprimé la menace, James Kilton se rendit aussitôt au commissariat de police et l'un des policiers présents crut qu'il revenait pour déclarer le vol de sa voiture mais il n'épilogua pas car James Kilton n'en dit plus un mot, songeant surtout à ses avoirs non récupérés, et ce policier constata la fureur de l'intéressé. Il enregistra donc avec froideur le dépôt de plainte de notre dernier client contre la banque Yensen.. Sans lui en dire un seul mot, après son départ du poste de police, deux policiers se rendirent dans l'agence bancaire où la caissière achevait son travail en solitaire. Tandis

qu'elle leur contait sa mésaventure et tentait de décrire l'attitude de James Kilton, elle eut soudain un véritable flash en son esprit. Elle venait, lui semblait-elle, de reconnaître cet individu. Elle savait qu'il ne fallait surtout pas dire des inepties et que les détails qu'elle allait fournir aux policiers devaient être d'une certitude indubitable et d'une indiscutable véracité car ces allégations étaient très graves.

Lorsque James Kilton avait levé le poing envers la caissière et s'était rapproché de la vitre derrière laquelle elle se trouvait désespérée, elle remarqua de façon presque inconsciente une grosse bague qu'il portait au doigt, la bague de l'US Air Force. Pour un citoyen américain d'origine et arborant une tenue vestimentaire plus adéquate à celle que l'on porte pour participer à un rodéo qu'à un rendez-vous dans un établissement bancaire, surtout au Japon, le port de cette bague pouvait être anodin mais la caissière ajouta que la virulence de James Kilton, son accent californien et surtout cette insulte « tête de bison » avaient fait ressortir en sa mémoire le jour où, de derrière son guichet, elle avait vu surgir trois hommes cagoulés et armés qui venaient pour un braquage. Tandis que deux d'entre eux tenaient en respect les quelques clients présents et une jeune employée terrorisée, la caissière, encore jeune à l'époque, avait fait preuve d'un grand sang-froid mais il ne fut guère suffisant pour empêcher ces malfrats d'emporter une somme considérable. L'un de ces gangsters tenait un grand sac en toile de jute et exigea de la caissière qu'elle y déposât toutes les liasses de billets qu'elle avait en son coffre. Comme il trouvait qu'elle n'était pas assez rapide pour fourrer les liasses dans son sac, il s'était mis à hurler :

- « Tu te presses...Tête de bison !!!»

. Ce fut lorsque ce gangster, en l'occurrence James Kilton, agrippa nerveusement le grand sac bourré de billets, qu'elle entrevit sa main et surtout cette énorme bague de l'U S Air Force.. Après ce hold-up, elle avait mentionné ce détail aux inspecteurs qui enquêtaient mais aucun n'avait trouvé judicieuse l'exploitation de cet indice considérant que bien des Japonais revenaient d'un voyage aux USA avec ce bijou au doigt. A l'époque, sous leurs cagoules, on crut que ces braqueurs étaient tous des citoyens japonais alors que James Kilton, car c'était bien lui qui avait pris part à ce braquage, n'était nullement japonais.

Peu de temps après ce braquage, il partit à Djakarta et, lorsqu'il crut ne plus courir le risque de revenir au Japon, et même à Kobé, non seulement il revint sans inquiétude aucune mais il eut même la hardiesse d'aller déposer quelques mois après sa part du butin, partagé avec ses comparses qui se firent oublier à Hong-Kong, dans cette agence de la banque Yensen sans jamais y remettre les pieds depuis. Interrogé à l'époque par un employé de la banque sur la provenance d'un tel magot, il avait déclaré que cet argent provenait de la vente d'un casino privé qu'il avait jadis fondé puis loué lors des années passées à Singapour. Faisant preuve de légèreté ou de cupidité, la banque Yensen accueillit sans ambages cet important dépôt, source de placements très lucratifs.

Ainsi donc, James Kilton avait hurlé de colère craignant de ne pas récupérer de la banque Yensen cet argent d'un montant considérable qu'il avait en quelque sorte dérobé auparavant à cette même banque Yensen.